

rité qui pense des blessures, comme un ange qui se dévoue. Ce *nouvel art d'aimer* consomme énormément de paroles évangéliques à l'œuvre de diable. La passion est un martyr. On aspire à l'idéal, à l'infini, de part et d'autre l'on veut devenir meilleurs par l'amour. Toutes ces belles phrases sont un prétexte à mettre encore plus d'ardeur dans la pratique, plus de rage dans les chutes que par le passé. Cette hypocrisie, le caractère de notre temps, a gangrené la galanterie. On est deux anges, et l'on se comporte comme deux démons, si l'on peut. L'amour n'avait pas le temps de s'analyser ainsi lui-même entre deux campagnes, et, en 1809, il allait aussi vite que l'empire, en succès. Or, sous la restauration, le bel Hulot, en redevenant homme à femmes, avait d'abord consolé quelques anciennes amies alors tombées, comme des astres éteints du firmament politique, et de là, vieillard, il s'était laissé capturer par les Jenny Cadine et les Josépha.

Madame Marneffe avait dressé ses batteries en apprenant les antécédents du directeur, que son mari lui raconta longuement, après quelques renseignements pris dans les bureaux. La comédie du sentiment moderne pouvait avoir pour le baron le charme de la nouveauté, le parti de Valérie était pris, et disons-le, l'essai qu'elle fit de sa puissance pendant cette matinée répondit à toutes ses espérances.

CHAPITRE X

Acte de société d'une lionne et d'une chèvre, sous signature privée, et non enregistré.

Grâce à ces manœuvres sentimentales, romanesques et romantiques, Valérie obtint, sans avoir rien promis, la place de sous-chef et la croix de la Légion d'honneur pour son mari.

Cette petite guerre n'alla pas sans des dîners au Rocher de Cancale, sans des parties de spectacle, sans beaucoup de cadeaux en mantilles, en écharpes, en robes, en bijoux. L'appartement de la rue du Doyenné déplaisait, le baron complota d'en meubler

un magnifiquement, rue Vanneau, dans une charmante maison moderne.

Monsieur Marneffe obtint un congé de quinze jours, à prendre dans un mois, pour aller régler des affaires d'intérêt dans son pays, et une gratification. Il se promit de faire un petit voyage en Suisse pour y étudier le beau sexe.

Si le baron Hulot s'occupa de sa protégée, il n'oublia pas son protégé. Le ministre du commerce, le comte Popinot, aimait les arts : il donna deux mille francs d'un exemplaire du groupe de Samson, à la condition que le moule serait brisé, pour qu'il n'existât que son Samson et celui de mademoiselle Hulot. Ce groupe excita l'admiration d'un prince à qui l'on porta le modèle de la pendule et qui la commanda; mais elle devait être unique, et il en offrit trente mille francs. Les artistes consultés, au nombre desquels fut Stidmann, déclarèrent que l'auteur de ces deux œuvres pouvait faire une statue. Aussitôt le maréchal prince de Wissembourg, ministre de la guerre et président du comité de souscription pour le monument du maréchal Montcornet, fit prendre une délibération par laquelle l'exécution en était confiée à Steinbock. Le comte de Rastignac, alors sous-secrétaire d'État, voulut une œuvre de l'artiste dont la gloire surgissait aux acclamations de ses rivaux. Il obtint de Steinbock le délicieux groupe des deux petits garçons couronnant une petite fille, et il lui promit un atelier au dépôt des marbres du gouvernement, situé, comme on sait, au Gros-Caillou.

Ce fut le succès, mais le succès, comme il vient à Paris, c'est-à-dire fou, le succès à écraser les gens qui n'ont pas des épaules et des reins à le porter, ce qui, par parenthèse, arrive souvent. On parlait dans les journaux et dans les revues du comte Wenceslas Steinbock, sans que lui ni mademoiselle Fischer en eussent le moindre soupçon. Tous les jours, dès que mademoiselle Fischer sortait pour dîner, Wenceslas allait chez la baronne. Il y passait une ou deux heures, excepté le jour où la Bette venait chez sa cousine Hulot. Cet état de choses dura pendant quelques jours.

Le baron, sûr des qualités et de l'état civil du comte de Steinbock, la baronne, heureuse de son caractère et de ses mœurs, Hortense, fière de son amour approuvé, de la gloire de son prétendu, n'hésitaient plus à parler de ce mariage; enfin,

l'artiste était au comble du honneur, quand une indiscretion de madame Marneffe mit tout en péril. Voici comment.

Lisbeth, que le baron Hulot désirait lier avec madame Marneffe pour avoir un œil dans ce ménage, avait déjà diné chez Valérie, qui, de son côté, voulant avoir une oreille dans la famille Hulot, caressait beaucoup la vieille fille. Valérie eut donc l'idée d'engager mademoiselle Fischer à pendre la crémaillère du nouvel appartement où elle devait s'installer. La vieille fille, heureuse de trouver une maison de plus où aller dîner et captée par madame Marneffe, l'avait prise en affection. De toutes les personnes avec lesquelles elle s'était liée, aucune n'avait fait autant de frais pour elle. En effet, madame Marneffe, toute aux petits soins pour mademoiselle Fischer, se trouvait, pour ainsi dire, vis-à-vis d'elle ce qu'était la cousine Bette vis-à-vis de la baronne, de monsieur Rivet, de Crevel, de tous ceux enfin qui la recevaient à dîner. Les Marneffe avaient surtout excité la commisération de la cousine Bette en lui laissant voir la profonde détresse de leur ménage, et la vernissant, comme toujours, des plus belles couleurs : des amis obligés et ingrats, des maladies, une mère, madame Fortin, à qui l'on avait caché sa détresse, et morte en se croyant toujours dans l'opulence, grâce à des sacrifices plus qu'humains, etc.

— Pauvres gens ! disait-elle à son cousin Hulot, vous avez bien raison de vous intéresser à eux, ils le méritent bien, car ils sont si courageux, si bons ! Ils peuvent à peine vivre avec mille écus de leur place de sous-chef, car ils ont fait des dettes depuis la mort du maréchal Montcornet ! C'est barbarie au gouvernement de vouloir qu'un employé, qui a femme et enfants, vive dans Paris, avec deux mille quatre cents francs d'appointements.

Une jeune femme qui pour elle avait des semblants d'amitié, qui lui disait tout en la consultant, la flattant et paraissant vouloir se laisser conduire par elle, devint donc en peu de temps plus chère à l'excentrique cousine Bette que tous ses parents.

De son côté, le baron, admirant dans madame Marneffe une décence, une éducation, des manières que ni Jenny Cadine, ni Josépha, ni leurs amies ne lui avaient offertes, s'était épris, pour elle, en un mois, d'une passion de vieillard, passion insensée qui semblait raisonnable. En effet, il n'apercevait là ni

moqueries, ni orgies, ni dépenses folles, ni dépravation, ni mépris des choses sociales, ni cette indépendance absolue qui, chez l'actrice et chez la cantatrice, avait causé tous ses malheurs. Il échappait également à cette rapacité de courtisane, comparable à la soif du diable.

Madame Marneffe, devenue son amie et sa confidente, faisait d'étranges façons pour accepter la moindre chose de lui. — Bon pour les places, les gratifications, tout ce que vous pouvez nous obtenir du gouvernement ; mais ne commencez pas par déshonorer la femme que vous dites aimer, disait Valérie, autrement, je ne vous croirai pas... et j'aime à vous croire, ajoutait-elle avec une œillade à la sainte Thérèse guignant le ciel.

A chaque présent, c'était un fort à emporter, une conscience à violer. Le pauvre baron employait des stratagèmes pour offrir une bagatelle, fort chère d'ailleurs, en s'applaudissant de rencontrer enfin une vertu, de trouver la réalisation de ses rêves. Dans ce ménage, primitif (disait-il), le baron était aussi dieu que chez lui. Monsieur Marneffe paraissait être à mille lieues de croire que le Jupiter eût l'intention de descendre en pluie d'or chez sa femme, et il se faisait le valet de son auguste chef.

Madame Marneffe, âgée de vingt-trois ans, bourgeoise pure et timorée, fleur cachée dans la rue du Doyenné, devait ignorer les dépravations et la démoralisation courtisanesques qui maintenant causaient d'affreux dégoûts au baron, car il n'avait pas encore connu les charmes de la vertu qui combat, et la craintive Valérie les lui faisait savourer, comme dit la chanson, *tout le long de la rivière*.

Une fois la question ainsi posée entre Hector et Valérie, personne ne s'étonnera d'apprendre que Valérie ait su d'Hector le secret du prochain mariage du grand artiste Steinbock avec Hortense. Entre un amant sans droits et une femme qui ne se décide pas facilement à devenir une maîtresse, il se passe des luttes orales et morales où la parole trahit souvent la pensée, de même que dans un assaut le fleuret prend l'animation de l'épée du duel. L'homme le plus prudent imite alors monsieur de Turenne. Le baron avait donc laissé entrevoir toute la liberté d'action que le mariage de sa fille lui donnerait, pour répondre à l'aimante Valérie, qui s'était plus d'une fois écriée : — Je ne

conçois pas qu'on fasse une faute pour un homme qui ne serait pas tout à nous! — Déjà le baron avait mille fois juré que, depuis vingt-cinq ans, tout était fini entre madame Hulot et lui. — On la dit si belle! répliquait madame Marneffe, je veux des preuves. — Vous en aurez, dit le baron, heureux de ce vouloir par lequel sa Valérie se compromettait. — Et comment? il faudrait ne jamais me quitter, avait répondu Valérie. Hector avait alors été forcé de révéler ses projets en exécution rue Vanneau pour démontrer à sa Valérie qu'il songeait à lui donner cette moitié de la vie qui appartient à une femme légitime, en supposant que le jour et la nuit partagent également l'existence des gens civilisés. Il parla de quitter déceimment sa femme en la laissant seule, une fois que sa fille serait mariée. La baronne alors passerait tout son temps chez Hortense et chez les jeunes Hulot, il était sûr de l'obéissance de sa femme. — Dès lors, mon petit ange, ma véritable vie, mon vrai ménage sera rue Vanneau. — Mon Dieu, comme vous disposez de moi!... dit alors madame Marneffe. Et mon mari?... — Cette guenille? — Le fait est qu'après de vous, c'est cela... répondit-elle en riant.

Madame Marneffe eut une furieuse envie de voir le jeune comte de Steinbock après en avoir appris l'histoire, peut-être en voulait-elle obtenir quelque bijou, pendant qu'elle vivait encore sous le même toit. Cette curiosité déplut tant au baron, que Valérie jura de ne jamais regarder Wenceslas. Mais, après avoir récompensé l'abandon de cette fantaisie par un petit service complet de thé en vieux Sèvres, pâte tendre, elle garda son désir au fond de son cœur, écrit comme sur un agenda. Donc, un jour qu'elle avait prié sa cousine Bette de venir prendre ensemble leur café dans sa chambre, elle la mit sur le chapitre de son amoureux, afin de savoir si elle pourrait le voir sans danger.

— Ma petite, dit-elle, car elles se traitaient mutuellement de *ma petite*, pourquoi ne m'avez-vous pas encore présenté votre amoureux?... Savez-vous qu'il est en peu de temps devenu célèbre?

— Lui célèbre?

— Mais on ne parle que de lui!...

— Ah! bah! s'écria Lisbeth.

— Il va faire la statue de mon père, et je lui serai bien utile pour la réussite de son œuvre, car madame Montcornet ne peut pas, comme moi, lui prêter une miniature de Sain, un chef-d'œuvre fait en 1809, avant la campagne de Wagram, et donné à ma pauvre mère, enfin un Montcornet jeune et beau...

Sain et Augustin tenaient à eux deux le sceptre de la peinture en miniature sous l'empire.

— Il va, dites-vous, ma petite, faire une statue?... demanda Lisbeth.

— De neuf pieds, commandée par le ministère de la guerre. Ah çà! d'où sortez-vous? je vous apprends ces nouvelles-là! Mais le gouvernement va donner au comte de Steinbock un atelier et un logement au Gros-Caillou, au dépôt des marbres; votre Polonais en sera peut-être le directeur... une place de deux mille francs, une bague au doigt.

— Comment savez-vous tout cela, quand moi je ne le sais pas? dit enfin Lisbeth en sortant de sa stupeur.

— Voyons, ma chère petite cousine Bette, dit gracieusement madame Marneffe, êtes-vous susceptible d'une amitié dévouée, à toute épreuve? Voulez-vous que nous soyons comme deux sœurs? Voulez-vous me jurer de n'avoir pas plus de secrets pour moi que je n'en aurai pour vous, d'être mon espion comme je serai le vôtre?... Voulez-vous surtout me jurer que vous ne me vendrez jamais ni à mon mari, ni à monsieur Hulot, et que vous n'avouerez jamais que c'est moi qui vous ai dit...

Madame Marneffe s'arrêta dans cette œuvre de *picador*, la cousine Bette l'effraya. La physionomie de la Lorraine était devenue terrible. Ses yeux noirs et pénétrants avaient la fixité de ceux des tigres. Sa figure ressemblait à celles que nous supposons aux pythonisses, elle serrait ses dents pour les empêcher de claquer, et une affreuse convulsion faisait trembler ses membres. Elle avait glissé sa main crochue entre son bonnet et ses cheveux pour les empoigner et soutenir sa tête, devenue trop lourde; elle brûlait! La fumée de l'incendie qui la ravageait semblait passer par ses rides comme par autant de crevasses labourées par une éruption volcanique. Ce fut un spectacle sublime.

— Eh bien! pourquoi vous arrêtez-vous? dit-elle d'une voix

creuse, je serai pour vous tout ce que j'étais pour lui. Oh ! je lui aurais donné mon sang...

— Vous l'aimez donc ?...

— Comme s'il était mon enfant !...

— Eh bien ! reprit madame Marneffe en respirant plus à l'aise, puisque vous ne l'aimez que comme ça, vous allez être bien heureuse, car vous le voulez heureux ?

Lisbeth répondit par un signe de tête rapide comme celui d'une folle.

— Il épouse dans un mois votre petite cousine.

— Hortense ? cria la vieille fille en se frappant le front et en se levant.

— Ah ça ! vous l'aimez donc, ce jeune homme ? demanda madame Marneffe.

— Ma petite, c'est entre nous à la vie, à la mort, dit mademoiselle Fischer. Oui, si vous avez des attachements, ils me seront sacrés. Enfin, vos vices deviendront pour moi des vertus, car j'en aurai besoin, moi, de vos vices !

— Vous viviez donc avec lui ? s'écria Valérie.

— Non, je voulais être sa mère...

— Ah ! je n'y comprends plus rien, reprit Valérie, car alors vous n'êtes pas jouée ni trompée, et vous devez être bien heureuse de lui voir faire un beau mariage, le voilà lancé. D'ailleurs, tout est bien fini pour vous, allez. Notre artiste va tous les jours chez madame Hulot, dès que vous sortez pour dîner...

— Adeline ! se dit Lisbeth. Oh ! Adeline, tu me le payeras, je te rendrai plus laide que moi !...

— Mais vous voilà pâle comme une morte ! reprit Valérie ! Il y a donc quelque chose ?... Oh ! suis-je bête ! la mère et la fille doivent se douter que vous mettriez des obstacles à cet amour ; puisqu'ils se cachent de vous, s'écria madame Marneffe ; mais, si vous ne viviez pas avec le jeune homme, tout cela, ma petite, est pour moi plus obscur que le cœur de mon mari...

— Oh ! vous ne savez pas, vous, reprit Lisbeth, vous ne savez pas ce que c'est que cette manigance-là ! c'est le dernier coup qui tue ! En ai-je reçu des meurtrissures à l'âme ! Vous ignorez que depuis l'âge où l'on sent, j'ai été immolée à Adeline ! On me donnait des coups, et on lui faisait des caresses ! J'allais mise comme un souillon, et elle était vêtue comme une

dame. Je piochais le jardin, j'épluchais les légumes, et elle, ses dix doigts ne se remuaient que pour arranger des chiffons !... Elle a épousé le baron elle est venue briller à la cour de l'empereur, et je suis restée jusqu'en 1809 dans mon village, attendant un parti sortable, pendant quatre ans ; ils m'en ont tirée, mais pour me faire ouvrière et pour me proposer des employés, des capitaines qui ressemblaient à des portiers !... J'ai eu pendant vingt-six ans tous leurs restes... Et voilà que, comme dans l'Ancien Testament, le pauvre possède un seul agneau qui fait son bonheur, et le riche qui a des troupeaux envie la brebis du pauvre et la lui dérobe !... sans le prévenir, sans la lui demander. Adeline me filoute mon bonheur ! Adeline !... Adeline, je te verrai dans la boue et plus bas que moi ! Hortense, que j'aime, m'a trompée... Le baron... non, cela n'est pas possible. Voyons, redites-moi les choses qui là-dedans peuvent être vraies ?

— Calmez-vous, ma petite...

— Valérie, mon cher ange, je vais me calmer, répondit cette fille bizarre en s'asseyant. Une seule chose peut me rendre la raison : donnez-moi une preuve !...

— Mais votre cousine Hortense possède le groupe de Samson dont voici la lithographie publiée par une revue ; elle l'a payé de ses économies, et c'est le baron qui, dans l'intérêt de son futur gendre, le lance et obtient tout !

— De l'eau !... de l'eau ! demanda Lisbeth après avoir jeté les yeux sur la lithographie au bas de laquelle elle lut : *Groupe appartenant à mademoiselle Hulot d'Ervy*. De l'eau ! ma tête brûle, je deviens folle !...

Madame Marneffe apporta de l'eau, la vieille fille ôta son bonnet, défit ses noirs cheveux, et se mit la tête dans la cuvette que lui tint sa nouvelle amie ; elle s'y trempa le front à plusieurs reprises, et arrêta l'inflammation commencée. Après cette immersion, elle retrouva tout son empire sur elle-même.

— Pas un mot, dit-elle à madame Marneffe en s'essuyant, pas un mot de tout ceci... Voyez !... je suis tranquille, et tout est oublié, je pense à bien autre chose !

— Elle sera demain à Charenton, c'est sûr, se dit madame Marneffe en regardant la Lorraine.

— Que faire ? reprit Lisbeth. Voyez-vous, mon petit ange,

fant se taire, courber la tête, et aller à la tombe, comme l'eau va droit à la rivière. Que tenterais-je ? Je voudrais réduire tout ce monde. Adeline, sa fille, le baron, en poussière. Mais que peut une parente pauvre contre toute une famille riche ?... Ce serait l'histoire du pot de terre contre le pot de fer.

— Oui, vous avez raison, répondit Valérie, il faut seulement s'occuper de tirer le plus de foin à soi du râtelier. Voilà la vie à Paris.

— Et, dit Lisbeth, je mourrai promptement, allez, si je perds cet enfant à qui je croyais toujours servir de mère, avec qui je comptais vivre toute ma vie...

Elle eut des larmes dans les yeux et s'arrêta. Cette sensibilité chez cette fille de soufre et de feu fit frissonner madame Marneffe.

— Eh bien ! je vous trouve, dit-elle en prenant la main de Valérie, c'est une consolation dans ce grand malheur... Nous nous aimerons bien... et pourquoi nous quitterions-nous ? je n'irai jamais sur vos brisées. On ne m'aimera jamais, moi !... Tous ceux qui voulaient de moi m'épousaient à cause de la protection de mon cousin... Avoir de l'énergie à escalader le paradis, et l'employer à se procurer du pain, de l'eau, des guenilles et une mansarde ! Ah ! c'est là, ma petite, un martyre ! J'y ai séché.

Elle s'arrêta brusquement et plongea dans les yeux bleus de madame Marneffe un regard noir qui traversa l'âme de cette jolie femme, comme la lame d'un poignard lui eût traversé le cœur.

— Et pourquoi parler ? s'écria-t-elle en s'adressant un reproche à elle-même. Ah ! je n'en ai jamais tant dit, allez !... *La triche en reviendra à son maître !*... ajouta-t-elle après une pause, en employant une expression du langage enfantin. Comme vous dites sagement, aiguïsons nos dents et tirons du râtelier le plus de foin possible.

— Vous avez raison, dit madame Marneffe que cette crise effrayait et qui ne se souvenait plus d'avoir émis cet apophthegme. Je vous crois dans le vrai, ma petite. Allez, la vie n'est déjà pas si longue, il faut en tirer parti quand on peut, et employer les autres à son plaisir... J'en suis arrivée là, moi, si jeune ! J'ai été élevée en enfant gâté, mon père s'est marié pas

ambition et m'a presque oubliée, après avoir fait de moi son idole, après m'avoir élevée comme la fille d'une reine ! Ma pauvre mère, qui me berçait des plus beaux rêves, est morte de chagrin en me voyant épouser un petit employé à douze cents francs, vieux et froid libertin à trente-neuf ans, corrompu comme un bague, et qui ne voyait en moi que ce qu'on voyait en vous, un instrument de fortune !... Eh bien ! j'ai fini par trouver que cet homme infâme est le meilleur des maris. En me préférant les sales guenons du coin de la rue, il me laisse libre. S'il prend tous ses appointements pour lui, jamais il ne me demande compte de la manière dont je me fais des revenus...

A son tour elle s'arrêta, comme une femme qui se sent entraînée par le torrent de la confiance, et frappée de l'attention que lui prêtait Lisbeth, elle jugea nécessaire de s'assurer d'elle avant de lui livrer ses derniers secrets.

— Voyez, ma petite, quelle est ma confiance en vous !... reprit madame Marneffe, à qui Lisbeth répondit par un signe excessivement rassurant.

On jure souvent par les yeux et par un mouvement de tête plus solennellement qu'à la cour d'assises.

CHAPITRE XI

Transformation de la cousine Bette.

— J'ai tous les dehors de l'honnêteté, reprit madame Marneffe en posant sa main sur la main de Lisbeth comme pour en accepter la foi, je suis une femme mariée et je suis ma maîtresse, à tel point que le matin, en partant au ministère, s'il prend fantaisie à Marneffe de me dire adieu et qu'il trouve la porte de ma chambre fermée, il s'en va tout tranquillement. Il aime son enfant moins que je n'aime un des enfants en marbre qui jouent au pied d'un des deux fleuves aux Tuileries. Si je ne viens pas dîner, il dîne très-bien avec la bonne, car la bonne est toute à monsieur, et, tous les soirs, après le dîner, il sort pour ne rentrer qu'à minuit ou une heure. Malheureusement, depuis un an, me voilà sans femme de chambre, ce qui veut dire que, depuis un